

« Grandir en mots »

Evelio CABRERO-PARRA
Psycholinguiste
Université Paris 7

Merci de votre présence et de cette invitation.

On va essayer de réfléchir ensemble sur ce voyage formidable qu'est l'acquisition du langage et essayer de voir les conséquences psychiques et sociales de cet événement.

D'abord, je vous explique dans quel esprit je vous parle ce soir.

En tant que linguiste, on passe toute sa vie intellectuelle à essayer de construire un modèle scientifique de la langue. Depuis les années 60, on s'y attache et on se rend compte que la langue nous échappe et ne se laisse pas enfermer dans un modèle scientifique comme on voudrait l'enfermer. On a écrit des centaines de grammaires pour la langue française et on continuera à le faire et la langue française continue à échapper à toute cette réflexion-là.

Une fois le constat fait, on se pose la question « Mais comment fait l'enfant pour s'approprier une telle complexité ? ».

C'est à partir de cette question-là, qu'en tant que linguiste, j'ai commencé à m'intéresser à ce dont je vais vous parler aujourd'hui.

C'est vrai que comme on est incapable de construire un modèle scientifique de la langue, la linguistique a commencé à construire des modèles et chaque modèle est immédiatement falsifié par les données de la langue.

Les linguistes se sont demandés « Comment se fait-il que l'enfant soit capable d'appréhender cette complexité au moment où apparemment, il est dans un état cognitif pas très développé ? ».

C'est comme ça que les linguistes ont commencé à fantasmer et à se dire « le langage est inné ! ». Mais finalement, on s'est rendu compte qu'il fallait aller chercher à la source comment les nourrissons traitent déjà la langue à la naissance.

Les linguistes ont essayé de voir s'ils trouvaient quelque chose d'inné. Mais en fait, on n'a pas trouvé grand chose de ce côté ! On a trouvé cependant des choses extraordinaires comme les compétences pour les causes (?) des nourrissons vis-à-vis du langage.

On s'est rendu compte que l'être humain est déjà en contact avec le langage bien avant la naissance et que s'est à partir du 4^e mois de gestation que l'audition se met en place et que le fœtus commence à être capable de traiter des informations qui sont en rapport avec la voix et particulièrement la voix maternelle.

C'est cette capacité déjà qui fait qu'à la naissance tout être humain qui est « bon entendant » est capable de distinguer la voix maternelle des autres voix qui l'entourent. Cette capacité est fondamentale car il s'agit d'une discrimination mentale et celle-ci est déjà un acte de pensée.

On se rend compte que l'activité psychique du nourrisson se met en mouvement à partir de ce moment-là. Et que c'est précisément par la langue que cette mise en mouvement se fait. Qu'il y a un rapport profond entre le traitement que fait l'être humain des informations linguistiques et la mise en mouvement de la pensée.

Mais cette capacité à traiter la voix, fait que les bébés commencent un travail considérable qui n'est pas observable directement et qui consiste à s'approprier des traits acoustiques des personnes qui lui parlent.

Pendant les 4 premiers mois, il va capter des traits acoustiques, extrêmement intéressé par ceux-ci. Il ne peut pas parler, mais il fait un travail interne considérable à tel point qu'il suit des yeux, quand il le peut, les personnes qu'il entend.

Et cette distinction des voix lui permet immédiatement de commencer à capter des traits acoustiques qu'il inscrit dans son système psychique et qu'il va réutiliser pour commencer à produire les ??? des premières syllabes. Les produits des ??? des premières syllabes, qui commencent vers le 5^e / 6^e mois, signifient que le bébé commence à construire sa propre voix en s'appuyant sur les traits acoustiques des voix qu'il a entendues.

Ici, le bébé commence à mettre en place une organisation psychique qui est extraordinaire dans le sens que pour avoir de la voix, il faut avoir entendu parler quelqu'un. Et c'est dans cette relation d'intersubjectivité qu'il commence à émerger dans la voix : il passe, il crie dans la voix, il arrive aux babils. Mais entrer dans le babil, c'est précisément commencer à s'approprier de la sonorité de la langue qui l'entoure. C'est donc précisément s'approprier la musique de la langue. C'est s'approprier la prosodie de la langue.

La musique qu'il utilise à ce moment-là pour parler n'est pas la musique de la langue française, parce que la musique de ma langue vient d'ailleurs. C'est un phénomène profond de constitution du sujet parce que précisément on commence à capter des traits acoustiques de ceux qui parlent, on construit la voix et on commence à devenir porte-parole, c'est-à-dire que chaque fois que je parle, je porte dans ma voix des traits acoustiques de ceux qui m'ont donné accès à la sonorité du langage. Cela est une constante.

On peut apprendre la syntaxe d'une langue, son vocabulaire, mais la prosodie de la langue constitue un des éléments de la constitution du sujet et il y a ce moment-là une altérité inhérente à la voix - parce que dans la voix, dans le babil, étant donné que le bébé a

construit son babil en utilisant des traits acoustiques des voix qu'il a entendues, alors l'autre est présent dans la voix du nourrisson, ce qui donne accès à l'altérité.

La voix, les sons du langage, ne sont pas comme les sons du monde, ce n'est pas la même chose qu'une voiture qui passe dans la rue.

On peut faire une analyse acoustique, on peut appliquer la physique pour analyser les sons d'une langue mais l'altérité inhérente à la sonorité d'une langue reste à côté de toute analyse scientifique.

Cependant c'est fondamental, parce que précisément, c'est dès ce moment-là que l'autre commence à faire partie de la psyché du sujet.

C'est à partir de ce moment-là que l'alter ego commence à faire partie de la propre architecture de tout être humain, à cause de la langue. Parce que la langue c'est quelque chose qui est à l'extérieur du sujet et lentement il va s'approprier cette langue.

Au fur et à mesure qu'il s'appropriera cette langue, il se donne une forme psychique et à ce moment-là, on se rend compte qu'on est déjà dans l'altérité psychique. Et nous sommes aussi dans la culture parce que le fait de parler espagnol, chinois ou français c'est finalement un phénomène culturel. On entre dans une culture et la langue devient des prototypes à la fois de la constitution de l'organisation psychique mais aussi le prototype de toute la mission (?) culturelle.

On ne peut pas concevoir une langue sans culture. On ne peut pas concevoir une culture sans une langue pour la transmettre.

Mais le babil est profondément associé à la musique de la langue, la voix de chaque individu qui apprend une langue va être façonnée en fonction de cette musique de la langue. C'est pour cela que ma voix n'est pas exactement la voix d'un Français parce que ma langue maternelle ce n'est pas la langue française. La voix d'un Américain n'est pas la même que celle d'un Français parce que la musique de la langue française donne accès à une particularité de voix qui n'est pas la même que la langue anglaise. La voix d'un Chinois n'est pas la même que celles des autres parce que la prosodie de la langue chinoise façonne la voix de ceux qui parlent cette langue de manière spécifique.

Vous voyez immédiatement comment nous sommes en face de phénomènes fondamentaux de la construction du sujet, de la transmission de la culture, de la langue.

Précisément, c'est par l'appropriation de la musique de la langue, par ces petits babils qui commencent dans le berceau que le bébé commence à s'intégrer dans une chaîne symbolique. Sa voix devient ce que la langue lui permet. Et la voix c'est quelque chose qui se transmet de génération en génération, c'est une manière d'entrer dans une chaîne symbolique.

Le babil se réalise dans un moment de bien-être. Un bébé qui est affamé ne babille pas, un bébé qui est mouillé ne babille pas. Un bébé bien nourri, en bonne santé, propre, commence à babiller dans le berceau : « tatata, bababa, mamama ».

Mais babiller ça veut dire que le bébé commence à « s'auto-accompagner » par sa propre voix. Dans sa voix, il y a la présence symbolique de l'autre.

Au moment où l'être humain commence à babiller, il est déjà dans du langage et le langage devient son compagnon à vie, parce que finalement, par cette altérité psychique, lorsque le bébé dit « tatata, dadada », il y a la présence symbolique de ceux qui lui ont

donné accès à cette sonorité-là. Il va « s'auto-accompagner » et la psyché humaine, l'esprit humain va utiliser cette présence symbolique de l'autre pour pouvoir construire le monologue, c'est-à-dire, des dialogues internes du sujet avec lui-même. Le monologue commence à se construire dans le berceau. Le monologue est déjà dans le babil et il ne quitte jamais le sujet durant toute sa vie. L'adulte monologue tout le temps : dans la journée, chaque fois qu'il rencontre des circonstances difficiles, insupportables, par le monologue, je peux me sentir auto-accompagné, je peux me créer, en me donnant cet interlocuteur symbolique, une sorte de réalité qui soit plus en adéquation avec mes désirs. Le monologue est une espèce de médecine linguistique qui est à disposition des nourrissons au berceau, de l'adulte et qui nous accompagnera jusqu'au dernier moment de notre vie. C'est extrêmement important, les grands-mères n'en parlent jamais, la linguistique non plus, mais si on vous enlève le monologue, vous deviendrez fou. Parce que c'est par le monologue que vous êtes en permanence en train de résoudre tous vos problèmes psychiques inhérents à la vie quotidienne.

Il faut insister sur ce processus, parce qu'il y a un rapport entre le babil, l'altérité psychique, c'est-à-dire la présence symbolique de l'autre dans la voix, et le monologue, c'est-à-dire pouvoir avoir un interlocuteur symbolique à disposition tout le temps.

On voit immédiatement qu'il y a une activité psychique qui se met en mouvement et qui est en rapport avec le langage, c'est-à-dire que le langage est présent bien avant l'apparition des premiers mots, que le langage est là quand on écoute, qu'il est là quand on parle, quand on rêve et qu'il est là quand on monologue.

Le langage est un dispositif qu'on a à notre disposition pour que l'activité psychique, une fois qu'elle se met en mouvement, ne s'arrête pas. L'activité psychique est quelque chose de très fragile qui a besoin d'être nourrie en permanence et une fois qu'elle est en mouvement, ne peut s'arrêter. Il peut y avoir des arrêts, mais pas tout à fait complets sinon ce serait catastrophique. Je dis souvent que l'activité psychique, l'activité mentale, cette espèce de langage interne, ce langage du sujet avec lui-même, avant de devenir un langage adressé à autrui, un mot de la langue, ce langage ne peut s'arrêter parce que s'il s'arrête, c'est comme le fonctionnement du cœur, c'est fini.

C'est ce qui alimente la vie psychique.

Le rôle de l'adulte dans l'acquisition du langage, c'est d'être en permanence en train de reconnaître et d'être sensible à l'activité psychique des nourrissons, pour leur répondre en écho. Sous quelle forme cela apparaît : précisément avec les syllabes.

Lorsqu'un bébé commence à produire ses premières syllabes « tatata, ... », la manière spontanée de l'adulte est de reprendre la syllabe pour imiter le bébé. C'est pour ça que le bébé dit « tatata », la maman dit « tatata » et le bébé dit « tatata », la maman aussi ... ils entrent dans un dialogue syllabique.

La reprise que fait l'adulte de la production sonore du bébé c'est fondamental pour le bébé. Pourquoi ?

Parce que c'est une manière de dire sans le lui dire que ce qu'il vient de faire produit un effet psychique. L'adulte lui renvoie le code de cet effet psychique. Le nourrisson va s'attacher alors à sa propre activité psychique parce que celle-ci a du sens dans l'intersubjectivité. C'est-à-dire que l'activité psychique du nourrisson permet aussi de

nourrir l'activité psychique de l'adulte. Et l'activité psychique de l'adulte nourrit l'activité psychique du nourrisson. C'est cela qui fonde le langage.

Le langage est fait pour que mon activité psychique soit en vie, pour qu'elle mette en mouvement celle de l'autre, pour que celle de l'autre puisse mettre en mouvement la mienne. C'est ça le compromis du langage, qu'il y ait une reconnaissance réciproque des activités psychiques qui se trouvent dans une situation d'intersubjectivité.

Si ce pacte est rompu, si l'adulte ne s'intéresse pas à l'activité psychique du nourrisson, l'activité psychique du nourrisson ne s'arrête pas, mais elle ne sera pas très riche, parce qu'on a besoin du miroir de l'adulte pour pouvoir s'attacher à sa propre activité psychique.

On pourrait dire que le bébé avant de venir au monde aime la voix de sa mère, avant d'aimer sa mère elle-même. Il vient déjà attaché à la voix maternelle, il va falloir que le bébé puisse écouter d'autres voix qui viennent interférer dans cette voix à laquelle il est naturellement, psychiquement attaché. Mais il faut que la voix du bébé soit reconnue aussi par la voix des adultes lorsqu'il commence à parler, il faut lui renvoyer aussi une espèce d'écho de cette reconnaissance que le bébé apporte avec lui d'être dans une sensibilité impressionnante par rapport à la voix humaine.

Il faut que sa petite voix soit reconnue, envoyée en écho, créer un dialogue dans le jeu, un dialogue complètement gratuit, dont on ne peut se passer, le bébé ne va pas en mourir physiquement mais il n'ira pas très loin psychiquement.

Ce qui nous intéresse ici c'est l'activité psychique du nourrisson et comment elle se met en place, comment elle s'organise au fur et à mesure que la langue s'installe et quel est le rôle de l'adulte pour accompagner le bébé dans de bonnes conditions, dans ce voyage de l'acquisition de la langue.

Et précisément dès que l'activité sonore de la langue s'installe, le bébé commence à être sensible déjà à la musique d'une manière particulière, parce que précisément, la musique, la sonorité et la prosodie de la langue sont profondément liées. Dans toutes langues, il y a des syllabes longues et des syllabes courtes, ça c'est du temps et cette temporalité, on va la trouver dans la musique ; si on enlève le temps à la musique, la musique disparaît. C'est pour cela que dans toute culture, il faut qu'il y ait de la musique là où il y a des langues. On ne pourrait pas concevoir une culture dans laquelle il y aurait une langue et où il n'y aurait pas de musique. Comme on ne peut pas concevoir une langue sans poésie, la poésie est centrée sur la prosodie de la langue.

Alors, langue, musique, poésie sont des choses qui marchent ensemble du moment où le babil s'installe. C'est pour cela qu'à partir de ce moment-là, on peut commencer déjà à lire des comptines, des berceuses.

Et pourquoi ?

Parce que la musique de la langue orale de la vie quotidienne n'est pas la même que celle des comptines et des berceuses, n'est pas la même que celle de la langue écrite dans le récit de la littérature ; il y a une autre musique, le film de la phrase n'est pas le même ; il y a des formes de temporalités qui ne sont pas les mêmes, c'est pour cela que quand on lit un conte d'enfant immédiatement, il y a le passé simple qui entre de manière naturelle ; tandis que quand on parle, de la vie quotidienne, on n'utilise pas le passé simple ; celui-ci devient naturel dans quelque chose qui fait partie du récit.

Et ça donne une musique particulière, c'est-à-dire qu'il faut donner immédiatement des possibilités d'écouter la musique des livres, des textes littéraires parce que finalement chaque écrivain a un rythme, une musique qui lui est propre. C'est ça qui se cache derrière la littérature, les beaux textes. Les enfants sont très sensibles à cela.

Et la psyché humaine a besoin d'être nourrie : c'est pour cela qu'il faut sortir très vite de la langue utilitaire parce son intonation est toujours de l'ordre de l'injonction etc. Tandis que quand on lit un texte, on est dans une autre musique, on est dans un autre monde et la psyché a besoin de cela. Parce que le babil de la langue a besoin de ça.

Le bébé va commencer à devenir un véritable musicien par son babil. Et en devenant musicien par le babil, ça veut dire que le bébé va commencer à mettre en scène à travers la prosodie (la musique de la langue) tout ce qui est dans l'esprit, c'est-à-dire les petits fantômes de l'esprit : la tension psychique, la peur, l'angoisse, la souffrance, l'amour, la haine, la tendresse ... toutes ces choses-là peuvent se mettre en scène par la prosodie de la langue. C'est par elle que l'être humain met en scène toutes les passions de ???

Et le bébé est très sensible à cela parce qu'il est encore dans cette sensibilité du babil. Alors, toutes les modulations de la voix qu'on peut lui présenter sont une richesse considérable.

Le bébé est tellement coopérateur dans l'intersubjectivité parce qu'en fait l'organisation mentale du bébé se fait dans trois mondes différents : le monde physique - tout ce qu'il reçoit, il le traite par les sens -, le monde de l'intersubjectivité, ce dialogue permanent qui se construit de la naissance et qui après devient de plus en plus « linguistique ». Au début, le bébé dialogue avec son corps : si vous prenez un bébé vous constatez qu'il facilite la prise, qu'il devient un petit peu rigide et fait une courbure dans son dos pour faciliter tout cela. Un bébé qui ne fait pas ça, qui se ferait comme une espèce de poupée de chiffon on pourrait se demander s'il ne s'agit pas d'un cas d'autisme. Le bébé dialogue avec son corps, il donne des indices qu'il va mal, qu'il a faim, qu'il a déjà bien mangé, etc. Toute mère se prépare précisément à la rencontre d'un sujet qui commence à naître pour comprendre sa langue avant l'apparition des mots.

Et si tout ça se passe bien, si l'adulte a reconnu l'activité psychique du nourrisson, immédiatement, le nourrisson devient extrêmement coopérant dans l'intersubjectivité, c'est-à-dire que le monde de l'intersubjectivité, c'est le deuxième monde dans lequel le bébé doit se construire et c'est un monde tellement abstrait. L'intersubjectivité c'est un travail humain inhérent au langage aussi qui consiste à construire tout le temps du sens à partir de petits indices et particulièrement les indices de la voix qui donnent du sens.

Le regard du bébé est sourd, il n'a pas l'audition, il va immédiatement commencer à lire toute la grammaire du visage parce que l'intonation de langue ou par le mouvement du visage vous mettez en scène tout ce qu'il y a dans votre esprit.

Le bébé est un expert pour apprendre à lire cela très tôt et très vite, il s'intéresse au visage et il crée ce que nous appelons le regard conjoint, c'est-à-dire que l'on organise le narcissisme d'une autre manière. Au début, c'était une espèce de face à face, mais on peut commencer à lui présenter de petits objets c'est-à-dire quelque chose qui n'est ni toi, ni moi, c'est une troisième chose : les objets dans la maison ou la petite chose qu'on montre et c'est dans cette troisième chose que tout le monde, que toute la culture, que

toute l'éducation commence à fonctionner. C'est-à-dire que l'on peut commencer à regarder quelque chose qui n'est ni toi, ni moi, mais que nous regardons ensemble.

Et ce « regarder ensemble » c'est précieux de pouvoir consacrer du temps au nourrisson pour jouer de ces petites choses-là pour pouvoir regarder ensemble, le bébé a besoin de ça, de se sentir dans une situation partagée d'intersubjectivité gratifiante. ???, dans toutes les cultures du monde, on trouve des objets (des hochets ???), ces petits trucs qu'on fait avec du matériel de récupération, qu'on trouve dans la rue.

Les gens sont pauvres, ils mettent là pour faire tourner. C'est fondamental cela, parce que c'est une manière d'introduire quelque chose de nouveau à regarder ensemble.

Si on commence à montrer au bébé, le bébé s'intéresse à ce qu'on lui montre et à ce qu'on lui dit, à ce qu'on fait si vous adulte, avez aussi été intéressé à l'activité psychique du bébé.

Et si tout ça marche bien, après le bébé, va prendre votre place, c'est lui qui commence à montrer. Dès qu'il voit une chose qui l'intéresse dans le monde, immédiatement, il commence à pointer du doigt, il pointe du doigt quelque chose, mais il regarde pour voir si la personne à laquelle il montre regarde la référence qu'il lui montre.

Et tout le langage est déjà là, parce que pour montrer du doigt, je ne montre pas du doigt pour moi-même, je montre du doigt pour quelqu'un. Ça veut dire que la représentation de l'autre est bien installée. Que le langage va pouvoir émerger comme l'altérité dans la voix.

Le fait de montrer du doigt est fondamental. C'est une condition sine qua non pour l'apparition des premiers mots, parce que qu'est-ce qui se passe ? C'est que le bébé montre et l'adulte nomme ce que le bébé lui montre : un travail à deux. Il y a un petit « wouwou » qui arrive le bébé qui dit « ha », sa maman qui dit « ah, tu as vu le wouwou ! il est beau le wouwou, on ne touche pas au wouwou ». C'est-à-dire qu'il commence immédiatement et en même temps le bébé s'est rendu compte qu'elle s'est intéressée à son discours à lui. Mais montrer un objet, c'est quelque chose qui va au-delà de toute observation empirique. En fait, le pigeon qui arrive sur le balcon et le bébé qui le montre, ce qu'il veut dire à la personne à qui il montre c'est que cet objet-là a produit un événement psychique.

En fait ce n'est pas un objet qu'on montre c'est qu'on utilise le même objet pour dire « ce truc-là, c'est quelque chose qui a produit quelque chose dans mon esprit ».

Comme les choses de l'esprit on ne peut pas les construire directement, il faut trouver des supports et c'est pour ça que le langage est déjà dans l'acte de montrer parce qu'on va utiliser les objets qui ont produit un effet dans notre esprit comme support pour faire voir à l'autre quelque chose qui n'est pas visible directement. Et c'est dans ce mouvement-là que se greffent les mots.

Et en fait, que sont les mots : c'est la mise en scène par la sonorité de quelque chose qui est non visible, c'est-à-dire quelque chose qui est dans l'esprit. C'est pour cela que l'acte de montrer, j'appelle ça le « théâtre universel ». Le bébé devient metteur en scène et tout être humain est un metteur en scène à son insu. On est tout le temps en train de mettre en scène en utilisant des supports pour faire voir à l'autre ce qui se passe dans l'invisible de l'esprit. C'est ça les mots, c'est une mise en scène permanente de l'activité

psychique et il faut qu'il y ait une intersubjectivité intéressante pour que le bébé puisse trouver du plaisir dans tout ça.

Parce que si le bébé montre des objets et personne ne le regarde, il s'arrête de montrer. L'acte de montrer du doigt (« déitique ? ») peut même disparaître.

Mais le langage est concomitant. {...changement de cassette ! ...}

Commence à se créer une souffrance silencieuse qui reste dans l'intimité profonde du sujet. C'est pour cela que le rôle de l'adulte dans la toute petite enfance (autour de 6 mois) c'est précisément d'être à disposition de cette faculté psychique naissante pour la reconnaître, lui permettre de se construire. Une fois que l'activité psychique s'est construite ou que le bébé, le sujet se construit psychiquement, qu'il est né psychiquement, après on peut l'éduquer. Après on peut appliquer l'injonction.

Cette apparition des premiers mots dans cette direction-là dont vous comprenez l'importance de l'acte « déitique », de nommer ce que le bébé montre, quand on commence à observer ce que le bébé montre, il ne montre pas n'importe quoi. Il montre des choses bien précises : vous ne verrez jamais un bébé en train de montrer un fauteuil comme ça. Non, qu'est-ce qu'il montre : une fourmi invisible (là-bas, tu vois ...), un pigeon qui passe, la moto qui passe en train de faire du bruit, tout ce qui est dynamique et vivant. Une chose statique ne l'intéresse pas.

Il y a quelque chose de profondément vivant dans l'acte montrer. Montrer, parce que montrer, c'est utiliser un support pour faire voir à l'autre l'invisible de l'esprit.

Dans la langue grecque, *deixis* « déimik(?) », c'est de là que vient le geste de montrer (« déitique »), comme nous disons en linguistique, en grec, ça veut dire « montrer du doigt » ' déinimi ????'', ça veut dire : « sortir quelque chose de l'obscurité pour le présenter à la lumière ».

Par l'acte déitique, on sort quelque chose du monde et on en traduit une segmentation dans le monde objectif si on le présente à quelqu'un d'autre, c'est un acte symbolique.

C'est tout à fait différent de ce qui s'est passé avant quand le bébé passait tout son temps à taper sur les objets, à mordre, à sucer, à pousser ...

Tout d'un coup, il devient un être qui peut montrer quelque chose à distance, il introduit pour quelqu'un d'autre, il introduit une segmentation symbolique dans le monde.

Voilà une définition de l'acte symbolique : « je ne touche pas la chose, mais la chose à laquelle je fais référence est séparée des autres choses ».

C'est pour cela que parfois dans toutes les cultures on dit au bébé « tu ne montres pas les personnes ! ». Parce que c'est une manière de trop séparer, de trop localiser, etc.

Et voyez la force de cet acte-là, il faut qu'il soit nourri dans l'intersubjectivité, c'est comme ça qu'apparaissent les premiers mots, c'est comme ça que l'être humain commence à devenir une espèce de metteur en scène par le langage, c'est comme ça que se prépare précisément le schéma à l'apparition de deux mots qui vont arriver beaucoup plus tard.

Les deux mots vont arriver sur l'acte déitique qui prépare l'apparition des premiers mots jusqu'à la fin de la première année. Et très vite au cours de la deuxième année, commencent à apparaître précisément les petits énoncés en deux mots.

Ces énoncés en deux mots comment émergent-ils ? Vous qui passez toute la journée avec des bébés, vous avez constaté qu'il y a un moment donné où le bébé est en train de boire son jus d'orange, il regarde au fond du verre et dit « a pu, enco ».

Il y a quelque chose qui tombe par terre, le bébé le cherche, ne trouve pas et va dire « pas là a pas ! ».

Quelque chose qui n'est pas bon, pas sucré, il va dire « c'est pas bon ».

Un peu plus tard, si quelqu'un lui donne un coup de pied, il va dire « même pas mal ! ».

C'est comme ça que les enfants parlent dans toutes les cultures du monde. C'est comme ça que l'être humain a accès à ce qu'on appelle les énoncés à deux mots « a pu », « a pas », « pas là », « pas beau ».

Mais ça veut dire quoi ? Que dans l'organisation mentale, l'être humain entre dans une nouvelle possibilité, par la langue. C'est-à-dire que si l'acte déictique permet de dessiner la présence d'un objet qui est dans le monde et en même temps dans l'esprit, on pourrait dire que montrer un objet c'est désigner la représentation de la présence dans l'esprit de cet objet-là. Par les énoncés à deux mots, l'être humain commence à pouvoir nommer ce qui est absent. En plus, la pensée commence à voyager dans le temps et dans l'espace. En plus, il sait dire « la chose était là avant comme présente et maintenant comme absente ». C'est la même chose quand vous vous promenez dans la campagne et vous dites « Ici, il y avait un château », ça veut dire que le château était là, mais maintenant il n'est plus là. C'est-à-dire qu'on entre dans une modalité particulière de l'organisation mentale de l'être humain, désignation de la présence et nomination de l'absence. Mais la nomination de l'absence, il ne faut pas la confondre avec une absence dans le monde d'un objet. C'est comme ça ... la philosophie a beaucoup interprété absence = absence de l'objet dans le monde, il ne s'agit pas de ça.

Absence dans le sens où je vous parle c'est une modalité de la représentation humaine, c'est quelque chose de spécifique à l'esprit humain parce que c'est une possibilité qui est ??? à la langue. C'est parce qu'il y a des langues qu'on peut nommer ce qui est absent. Mais nommer ce qui est absent, il ne faut pas le confondre avec l'absence physique, c'est une représentation symbolique de l'absence, ce n'est pas une représentation réelle si on peut dire, c'est une modalité de l'esprit.

Et toute la vie humaine va se passer dans ce jeu sans vous rendre compte des désignations de la présence et de l'absence. Et que tout le temps, tout ce que vous avez appris à l'école que le passé, le futur, le présent ne sont que des possibilités de désigner ou de jouer avec la présence et l'absence.

Dans quelques minutes je vais m'arrêter de parler, ça veut dire que je suis encore en train de parler à ce moment-là. Que le fait de m'arrêter de parler est encore absent au moment où je parle.

Ce matin j'ai pris le TGV pour venir ici, le fait de prendre le TGV est comme absent maintenant, il a été présent à un autre moment. C'est-à-dire que l'être humain ne peut pas sortir de cette espèce de boîte : représentation de la présence et de l'absence.

Et c'est très important que l'être humain, le bébé, lorsqu'il arrive dans ce moment de représentation de l'absence, c'est très important que les adultes donnent des indices que ça a un sens, ????? ???? extraordinaire, il faut faire une fête. Parce que comme ce sont des choses tellement symboliques si l'adulte ne donne pas des signes que cela a un

sens et qu'il n'y a que dans l'intersubjectivité humaine ???? , vous ne pouvez pas faire comprendre l'absence ????.

C'est une banalité mais c'est une complexité parce que c'est une banalité pour l'espèce humaine, mais vous ne pourrez pas faire comprendre l'absence à un ordinateur ou une chose comme ça.

C'est extrêmement important de nourrir la représentation de l'absence, ces jeux symboliques « elle a pu, elle a pas ». Et c'est extrêmement important que l'adulte puisse à chaque moment montrer que ça est important et ça n'a rien à voir avec le langage utilitaire de la vie quotidienne.

Les enfants sont très doués pour ça ; parfois nous on ne se rend pas compte. Par exemple un enfant dont la maman est en train de faire le ménage et tout d'un coup elle dit « ah, le soleil a mangé les couleurs du tableau ! » parce qu'un tableau était posé face au soleil. Et son fils qui dit « moi je sais pourquoi le soleil mange les couleurs », la maman « Pourquoi ? », le fils répond « pour faire l'arc-en-ciel ! ».

Imaginez que l'adulte dise « ce n'est pas vrai, le soleil ne mange pas les couleurs pour faire l'arc-en-ciel » : c'est foutu. Immédiatement on arrête toute cette espèce de représentation symbolique de l'absence, c'est là où il faut faire une fête. Mais il y a des adultes qui tiennent beaucoup au discours de vérité en disant « tu le comprendras plus tard que ce n'est pas comme ça ! ».

Non, ce n'est pas comme ça qu'il faut agir et c'est ça le problème que nous sommes parfois trop pris par le langage utilitaire, le langage référentiel et nous laissons passer à côté l'imaginaire parce que précisément une fois que l'être humain est capable de nommer l'absence, il entre immédiatement dans l'imaginaire.

C'est-à-dire que par la nomination de l'absence, ça me permet immédiatement de pouvoir nommer ce qui n'existe pas ou de pouvoir nommer ce qui existe déjà autrement.

Et la représentation de l'absence donne un accès considérable et en même temps a des conséquences impressionnantes du point de vue psychique. Parce que en même temps que l'enfant peut nommer ce qui est absent, il commence à entrer dans une possibilité qui est cruelle, c'est-à-dire qui va commencer à pouvoir nommer pour se faire une représentation de sa propre absence. Il va nommer des choses qui sont absentes, avoir la représentation de l'absence mais aussi la possibilité de sa propre absence va arriver dans la tête du bébé.

Autrement dit, savoir qu'on est mortel est un problème de langage. Et ça arrive entre 2 et 3 ans. C'est pour ça que le rôle de toute culture est précisément de venir là au secours de l'activité psychique pour qu'elle ne tombe pas en panne.

Le rôle de toute culture est immédiatement de donner des illusions symboliques pour que l'activité psychique puisse continuer pour que la vie soit possible. Et c'est précisément ce que font les récits : ils introduisent de nouvelles temporalités.

Lorsque dans un récit on dit « il était une fois ... », c'est une manière de dire à l'enfant la chose dont on va parler n'a pas lieu ici en ce moment. C'est quelque chose qui a lieu dans un autre temps. Mais par cette astuce culturelle, on va immédiatement donner ce que donne tout récit dans toutes les cultures, c'est que les contes d'enfants, c'est quelque chose où il y a parfois des fantômes, des esprits, ce sont tous les conflits psychiques, de

l'amour, de la haine, de l'abandon, de la reconnaissance, du mensonge, toutes ces banalités qui sont le propre de l'âme humaine.

Et tous les contes sont pleins de ça, et tous les contes sont aussi pleins de problèmes de vie et de mort. Alors c'est une manière de dire à l'enfant, tout cela fait partie de nous, tu n'es pas tout seul. On te présente des contes c'est-à-dire des expériences humaines qui sont à ta disposition ; on présente des choses que, à travers ces contes, d'autres personnes ont vécues. Tu n'es pas tout seul, c'est cela la culture.

La meilleure définition de la culture du point de vue psychique, c'est dire : « vis-à-vis de la découverte de toute la tension psychique, au fur à mesure que l'on découvre des choses qui sont inhérentes à l'âme humaine, la culture doit venir là pour nous soulager un peu et faire que la vie soit possible ». C'est ça une culture.

Et c'est pour ça que la littérature est extrêmement importante parce qu'elle fait voyager dans le temps et dans l'espace d'une manière considérable. Et on sort du temps de traumatisme (???), du présent traumatique qui immédiatement nous donne d'autres temps pour voyager. Et en donnant ça à l'enfant, on le sort de l'angoisse psychique, pas complètement mais beaucoup et c'est à ça que sert le contenant (???), c'est à ça que sert la littérature et le langage bien sûr va jouer un rôle fondamental. Il apparaît comme cet élément qui permet de faire émerger l'être humain à une activité de penser, à l'activité psychique.

Le langage c'est ce compagnon que l'on a à vie mais il nous fait aussi découvrir des traumatismes qui sont à la limite de nos possibilités psychiques, mais en même temps, il apparaît comme celui qui peut guérir la souffrance psychique.

Le langage c'est quelque chose qui nous enchaîne mais nous pouvons l'utiliser pour nous désenchaîner.

Précisément, le fait d'apprendre une langue c'est entrer dans une chaîne symbolique, c'est se donner des chaînes à tel point que chaque langue permet de penser, de regarder le monde, sa vie d'une manière particulière. Il nous enchaîne et nous connaissons bien ce phénomène, c'est qu'à la naissance tous les bébés sont sensibles à toutes les distinctions phonologiques de toutes les langues du monde.

Ca veut dire quoi ? En français, il y a les voyelles « i » et « u », en espagnol, il y a « i » simplement. Si je dis par exemple, la « rue » ou la « vie » en français, en espagnol, on va entendre la « vie ». C'est-à-dire qu'à la naissance, un bébé qui vient de naître en Espagne quand il entend « u » et « i », il entend des choses différentes. A partir de 8 mois le bébé qui est né en Espagne, quand on lui dit « i » et « u », il entend « i ». Il devient sourd et le fait d'entrer dans une langue, entraîne que l'on perd des possibilités de perceptions des distinctions.

Mais c'est ça une culture, une culture nous donne une forme psychique mais en même temps elle nous rend sourd et aveugle : nous ne regardons que dans cette direction.

Et tous les sens que nous créons c'est en fonction de tout ça.

Voilà, tous ces phénomènes-là c'est important de les connaître parce que parler d'acquisition du langage c'est parler de la manière dont l'être humain se construit avec son architecture, ses besoins psychiques, la manière dont il s'appuie sur l'autre, comment l'autre lui renvoie le miroir qui lui permet finalement d'entrer dans la culture et que

l'être humain est un être condamné à être un être de culture, c'est-à-dire entrer dans un jeu symbolique.

La langue est l'exemple le plus parfait de ce jeu symbolique : elle est là avant de venir au monde. Je viens, j'apprends une langue, je m'en vais et la langue continue.

La langue apparaît comme cet espace de jeu symbolique dans lequel j'entre par mon nom, mon prénom, pour moi ce sont de petites choses, ma date de naissance, ma date de départ. ???? que la langue d'aujourd'hui.

Nous pouvons laisser certaines choses dans la langue et vous pouvez rester dans la langue, si vous transmettez la langue. Parce que vous l'avez reçue, vous la donnez. C'est le schéma le plus symbolique, le plus culturel et le plus sérieux.

Mais à force de se répéter, il se banalise.

Et en même temps, le fait de parler une langue, on porte dans son esprit ceux qui nous ont donné accès à cette langue-là. Et la pire des catastrophes, ce serait parler une langue en voulant éjecter complètement ceux qui nous ont donné accès à la langue. Et ça donne des conflits psychiques considérables.

Imaginez celui qui voudrait parler une langue sans porter dans sa voix des traits acoustiques de ceux qui lui ont donné accès à la construction de sa propre voix. A partir de ce moment-là, on ne peut pas parler.

Parler, c'est accepter d'entrer dans une chaîne symbolique. C'est la transmission. Mais pour entrer dans cette chaîne symbolique, il faut que l'adulte soit un repère symbolique.

Ca veut dire quoi ? Qu'il a une expérience qu'il porte en tant qu'adulte, qu'il a reçu cette expérience de ses aînés et qu'il la présente au bébé pour qu'il puisse entrer dans cette chaîne symbolique.

Et ça donne ce que j'appelle une espèce d'immortalité symbolique : des choses qui se transmettent de générations en générations.

C'est pour cela que finalement quand on est en face du bébé, on a une responsabilité impressionnante, parce que souvent on croit que le bébé ne parle pas. Mais il y a un travail de pensée (penser ?) impressionnant.

Le fait que le bébé ait commencé à produire ses premières syllabes, c'est parce qu'il a travaillé d'une manière considérable, parce qu'il a écouté, parce qu'il a capté ces traits acoustiques qui n'étaient pas à lui. Il les prend, il les fait siens et dans tout cela, il y a un travail considérable du corps parce qu'un bébé n'a jamais vu la langue de l'autre, n'a jamais vu comment on fait une consonne palatale, une nasale. Mais l'être humain a une capacité d'écouter quelqu'un parler, et de reproduire les mouvements à partir de l'audition.

Je vais vous présenter quelques schémas qui vont vous faire prendre conscience de cela. Voilà des bébés âgés de quelques jours : on voit au niveau d'un modèle, on voit comment il organise cela. On pourrait dire que c'est de l'imitation. C'est vrai, mais quand on y pense, c'est quelque chose de profondément important. C'est-à-dire que le bébé n'a jamais vu sa langue, sa bouche, ses yeux et il est capable de lire et transférer sur son corps ce qui y correspond dans le corps de l'autre.

Ce qui se passe par la vision, va se passer exactement par la prononciation des sons de la langue : je ne vois pas comment les autres bougent la langue quand ils parlent, je ne vois pas ce que fait une personne quand elle prononce « mot(?) », « maux(?) » et « mont(?) » ou « pot » et « pont ». La voyelle nasale je l'entends et si je l'entends, en tant que bébé, (pas en tant qu'adulte, il n'y a pas de voyelle nasale dans ma langue (l'espagnol) et je ne les entends pas : si on dit « pot » ou « pont », j'entends « pot ») à partir de la capacité de perception décrite plus haut, en entendant « pot » et « pont » va entendre la nasalité du « pont » et immédiatement il va produire le son qui correspond à cette nasalité-là.

Personne ne vous a appris comment produire une nasale, personne ne vous a appris comment produire un son palatal et ce de là que viennent toutes les choses qu'on a apprises à l'école.

Maintenant on sait que l'être humain est capable, en écoutant l'autre de reproduire dans son corps des mouvements qui ne sont pas visibles dans le corps de l'autre.

Il y a un travail où il faut construire quelque chose de non-visible à partir d'indices. Comme dans la langue, un mot c'est quelque chose qui est audible, mais dû à une activité non-visible, de l'esprit.

Vous voyez immédiatement que c'est pour cela qu'il faut jouer avec la sonorité de la langue, parce que les bébés sont très observateurs. Mais ??? selon ce qu'on comprend dans la situation. Le bébé est très sensible aux discours forts. C'est le discours qui compte et c'est ça le jeu.

Les Anglais ont des mots adaptés pour cela : on dit « playing » pour un jeu spontané où il n'y a pas beaucoup de règles et où tout vient comme ça et « game » où il y a des règles bien précises.

La relation entre un bébé et un adulte doit être une relation de « playing » - jouer selon la situation. Et le bébé est tout le temps en train de faire ça et observe beaucoup.

C'est vrai que l'on voit immédiatement comment un bébé ????? : fermer les yeux, c'est un jeu, ouvrir la bouche, c'est un jeu, sortir la langue, c'est un jeu et le bébé est très sensible à cela.

J'attire l'attention sur ce phénomène-là : un bébé est capable d'imiter par la vision des gestes qu'il voit mais nous savons maintenant qu'il est capable de reproduire des mouvements des organes à partir de l'audition. Sinon, on ne pourrait jamais apprendre à parler une langue. S'il fallait donner des instructions « ici il faut bouger les cordes vocales, ici il ne faut pas les bouger », c'est impossible, personne n'a vu les cordes vocales.

Alors ça veut dire que le bébé a une ébauche de représentation du corps à la naissance et qu'il utilise cette ébauche pour pouvoir dire ce qui se passe dans le corps de l'autre.

Et d'ailleurs, le bébé ne s'intéresse pas beaucoup à reproduire les gestes des choses qu'il peut voir : les gestes de la main ne l'intéressent pas beaucoup. Il s'intéresse beaucoup aux mouvements du visage parce que, encore une fois, l'être humain vient au monde avec une capacité pour reconnaître ses congénères.

Le visage va jouer un rôle fondamental.

Déjà, Spitz avait fait, en son temps, des expériences avec des masques, mais maintenant nous savons que le visage est quelque chose, surtout lorsque l'enfant est sourd et muet, immédiatement il va s'attacher au visage de manière considérable.

Il reste attaché au visage tout le temps. Mais la production des mouvements de la parole existe y compris chez les sourds-muets. Un sourd-muet, quand il parle, articule comme s'il prononçait. Un sourd-muet ne fait jamais ça, non, il est tout le temps en train d'articuler parce qu'il a compris l'articulation, il l'a vécue exactement comme vous et moi. C'est précisément par ce phénomène extraordinaire que j'ai une représentation du corps, du schéma corporel et en fonction de ça je fais une lecture du schéma corporel des autres et le sourd-muet fait la même chose. Il voit normalement.

Et on voit, au travers de ces exemples, comment l'intersubjectivité, l'autre, le travail du corps du sujet, tout cela est extrêmement important et ce sont des choses qu'on a du mal à expliquer de manière scientifique.

Mais nous savons maintenant que c'est nécessaire, que les personnes qui s'occupent des nourrissons et des tout petits bébés sachent cela qu'un bébé est dans le langage avant d'être dans la langue. Et qu'il fait un travail qui dépasse toute imagination : pouvoir reconstruire les sons d'une langue, tous les points d'articulation sans voir absolument rien de la façon dont on bouge la langue, dont on produit les sons.

C'est, à mon avis, dans le langage que le corps et l'esprit se marient de la manière la plus parfaite.

La voix est quelque chose de corporel, ce sont des points d'articulation, c'est une colonne d'air qui part des poumons qui va faire une obstruction pour produire la voix.

C'est le même principe pour certains instruments de musique. Dans ceux-ci, l'air est introduit, il y a une obstruction et ça produit un son.

C'est phénomène tout à fait physique, mais sur ce phénomène physique va se greffer l'activité psychique : le langage, les sens, tout ce qui fait l'activité de penser de l'âme humaine.

C'est pour cela que pour moi dans la voix, le corps est la partie ???? sont les plus proches. Il ne peut pas y avoir de voix sans corps, il ne peut pas y avoir de langue sans sonorité.

C'est pour cela que c'est un ensemble : comment le théâtre est inscrit dans la psyché humaine, parce qu'on y montre des choses.

Comment le livre est inscrit dans la psyché humaine parce que finalement tout être humain, de la naissance jusqu'au dernier moment, passe son temps à écrire un livre.

En utilisant toutes les informations qui lui viennent du monde, les informations qui viennent du monde de l'intersubjectivité c'est-à-dire des rapports aux autres et des informations qui viennent du monde interne c'est-à-dire de tout ce qu'on éprouve au fond de soi-même, toutes les passions de l'âme, tout cela s'inscrit dans un livre qui reste inachevé.

Encore une fois, quand on lit des livres aux enfants, quand on leur lit des contes, c'est une manière de dire « tout ce qui est dans ce livre-là fait partie de ton livre interne ».

Apprend à lire ton livre interne, apprend à établir un dialogue avec ton monde intérieur. L'amour, la haine, la jalousie, l'abandon, le mensonge, l'envie de reconnaissance, tout cela fait partie du monde intérieur, mais tout cela se joue dans l'intersubjectivité.

Il y a de l'amour parce qu'il y a l'autre, il y a de la haine parce qu'il y a l'autre, il y a des sentiments d'abandon parce qu'il y a l'autre, il y a des sentiments de reconnaissance parce qu'il y a l'autre, la liste est longue.

Tout cela fait partie du monde de l'intersubjectivité.

Il faut que le bébé entre très tôt dans ce monde complexe et abstrait de l'intersubjectivité. Mais il y entre à condition que son activité psychique soit reconnue. Et s'il entre dans cette intersubjectivité, il faut qu'il apprenne que c'est un jeu dans lequel il y a un « playing » et un « game » qui s'installent très vite.

C'est un « playing » dans le sens où je reconnais l'autre, je suis source d'activité psychique de l'autre et en même temps l'autre est source d'activité psychique.

Les langues sont tout le temps dans ce mouvement-là.

Ce qu'on appelle un dialogue, c'est cela « j'ai entendu, je me place aussi pour dire quelque chose qui n'est pas la même chose et je modifie probablement ton point de vue, mais en même temps toi, tu modifies mon point de vue ... c'est un jeu et un jeu qui ne se complète jamais.

C'est un jeu qui est tout le temps à construire autrement.

Alors si l'intersubjectivité n'est pas gratifiante, le sujet se décourage de ce jeu-là et il s'en va. Il ne trouve plus de plaisir dans ce jeu dans lequel il n'est pas reconnu.

Il va se cacher quelque part en attendant une rencontre aléatoire pour pouvoir être reconnu et lancer encore une fois le jeu de l'intersubjectivité.

C'est très important que les enfants apprennent à jouer très vite dans l'intersubjectivité, mais le jeu ce n'est pas le langage utilitaire, c'est quelque chose de gratuit, d'inutile. Inutile dans le sens utilitaire, mais profondément utile du point de vue de l'activité psychique.

Et c'est cela qui est important parce que le bébé, dès la naissance, entre déjà dans ce jeu-là d'être capable de vous renvoyer en écho ce que vous lui avez présenté.

Très vite on se rend compte que finalement, dans ce petit jeu abstrait, il se passe qu'on a l'habitude de dire qu'il y a toujours quelque chose où il y a un locuteur, un émetteur, au niveau de l'adulte, dans le schéma de communication de la langue, mais en fait on se rend compte que c'est vrai lorsque la langue est déjà installée, lorsque je pose des questions, lorsque je demande à travers la langue, etc, lorsque je mets mon désir dans l'intersubjectivité, en demandant qu'il soit reconnu par l'autre.

Mais ce qui est important, c'est que très tôt, va se construire un phénomène dans lequel tout être humain est à la fois émetteur et récepteur dans son propre intérieur. C'est-à-dire que le chemin de la communication est un chemin interne avant de devenir un chemin externe.

Les grecs avaient une belle expression, ils disaient qu'il y avait deux types de « logos », l'externe qui était lorsque l'on s'adresse à quelqu'un, l'interne ... ???

On peut dire aujourd'hui que le dialogue interne, ce sont l'émetteur et le récepteur, le dialogue du sujet avec lui-même, ce dont je vous ai parlé au début par le monologue etc.

Ca se construit bien avant l'apparition des mots.

Encore un dernier schéma.

J'ai beaucoup insisté sur l'intersubjectivité, son rôle dans l'organisation du langage, dans la construction de l'architecture du sujet, de voir comment toutes les ???

Dans ce schéma se retrouve tout ce qui a un rapport avec l'activité motrice de l'enfant et son rôle dans la construction des représentations mentales et surtout de la propriété des objets.

Souvenez-vous du rôle de l'action dans les théories de Piaget, les schèmes d'action, ...

On peut dire « s » c'est le bébé qui va appliquer des actions sur des objets « x » (...)

En fait pour que le bébé puisse avoir des représentations des objets, il faut qu'il applique des actions sur les objets « a, a1, a2 » chaque « a » est une action et le « x » c'est un objet.

Lorsqu'il applique une action, l'action produit un effet et tout effet renvoie une information qui a un rapport avec cette action-là et c'est ça que retient le sujet.

Il applique des actions, l'action produit un effet, l'effet lui renvoie une information et ça qui reste dans l'esprit.

Vous voyez que par ce moyen-là, on commence à découvrir les propriétés des objets. Les objets qui, quand je tape, produisent des bruits, qui ont deux sons, qui sont mous, qu'on peut prendre, qui sont difficiles à prendre, etc.

C'est-à-dire que les propriétés des objets apparaissent au fur et à mesure que le bébé commence à agir sur le monde. Il commence à découvrir que ses actions produisent un effet et chaque effet produit une information et c'est ce qui reste dans son esprit.

Et on voit immédiatement que la représentation d'un objet n'est pas l'objet, c'est quelque chose de terriblement abstrait. C'est le résultat d'une action, la manière dont l'objet répond par rapport à l'action et l'information qu'on reçoit. A partir de ce moment, nous passons toute notre vie à rechercher des actions sur les objets, voir comment ils réagissent et en fonction de cet effet, on commence à se faire une idée des objets, on commence à avoir une représentation.

Vous voyez que la représentation d'un objet n'est pas bouclée d'une manière définitive.

Selon les actions qu'on applique, il peut y avoir de nouvelles propriétés qui apparaissent. La personne qui travaille avec un objet, par exemple l'ébéniste qui travaille avec le bois, chaque jour, peut découvrir de nouvelles propriétés du bois. L'objet apparaît comme une espèce de support symbolique inépuisable de construction de représentation.

Si vous vous mettez à travailler un objet, chaque fois vous découvrirez une nouvelle propriété. C'est ça la représentation mentale des objets. On n'a pas les objets dans l'esprit, mais on a un résultat de toute une activité du sujet avec ses actions et la manière dont les objets répondent, c'est ça la représentation mentale.

C'est pour ça que je ne vais pas vous donner une définition de la représentation mentale parce que c'est impossible. Mais ça vous donne une idée qu'au fur et à mesure que l'on exerce des actions, on reçoit des informations et c'est comme ça qu'on construit les représentations mentales.

Et après la langue arrive et va nommer les représentations mentales que l'on a construites comme ça et les mettre en mot.

On voit que la langue est une représentation de représentation. C'est-à-dire qu'à partir d'une représentation je peux construire des mots qui sont aussi des représentations. Voilà que l'être humain passe son temps à construire des représentations à partir de représentations.

Aujourd'hui, je vous ai parlé dans une langue, j'ai utilisé cette langue pour mettre à travers cette langue, pour vous rendre audibles mes représentations mentales.

A partir de mes représentations qui sont passées à travers la langue, vous avez aussi construit des représentations.

Et toute la culture se transmet comme ça : j'ai des représentations, j'utilise la langue comme support pour mettre en scène des représentations et l'autre, comme il a appris aussi à devenir un metteur en scène à partir de l'acte déitique, il va reconstruire la représentation qui est mise en scène.

Vous voyez comme c'est abstrait ça, c'est profondément abstrait, mais c'est en même temps une banalité de l'espèce humaine.

Et voilà, c'est dans cet ensemble-là qu'il faut voir la construction psychique du bébé, son organisation cognitive, sa construction en tant que sujet, comment il se construit en tant que sujet vis-à-vis des autres, comment il se construit en tant que sujet vis-à-vis du monde et comment il se construit en tant que sujet vis-à-vis de lui-même !

Parce que précisément, ce qu'on appelle un sujet, c'est celui qui est capable de gérer tout ça, de gérer y compris ce qui est à l'intérieur de lui-même.

Merci beaucoup.